

François Blais, Aki Shimazaki, Linda Amyot

Hugues Corriveau

Numéro 133, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36683ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2009). Compte rendu de [François Blais, Aki Shimazaki, Linda Amyot]. *Lettres québécoises*, (133), 26–27.

☆☆☆☆

François Blais, *Le vengeur masqué contre les hommes-perchaudes de la Lune*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Texture », 2008, 128 p., 18,95 \$.

Plus ordinaires que ça, tu meurs

L'histoire d'un gars, T., et d'une fille, Félonie, qui vivent en vase clos.

Dès la première phrase, amplement citée, « Moi si que j'écrirais un livre je commencerais par une belle grosse faute de grammaire », on est conquis ou rebuté. C'est que ce livre s'annonce sans ambages comme différent : seuls les lecteurs concernés par l'incongru et une certaine folie douce peuvent le suivre. J'en suis. J'ai suivi. J'ai été conquis. Pas immédiatement. Trop de flottement dans les quelques premières pages. On s'y perd, et on trouve aussi l'humour un peu lourd avant de comprendre sa profonde nécessité ; car ce n'est pas loin d'un certain cynisme heureux, d'une manière de prendre du recul devant le monde.

UN COUPLE EN AUTARCIE

T. et Félonie se sont rencontrés en très bas âge. Ils sont devenus, le temps aidant, parfaitement inséparables et ont pris la décision, une fois leurs études terminées, de ne rien faire de leur vie. Mais absolument rien, s'occupant de survivre avec le B.S., regardant de loin les punks et les marginaux de Québec. Ils ne sont pas touchants, ils sont tout simplement investis de leur volonté de dérive comme code de vie (vous savez, il y a tellement de sortes de codes).

HECTOR SAVINIEN DE CYRANO DE BERGERAC

Allez donc savoir pourquoi j'ai pensé à *États et Empires de la lune et du soleil* de Bergerac, en lisant l'histoire, intercalée dans le récit original, qui raconte la vie — recluse également —, de S.A.R., la princesse Sophia Anastasia Lioubov Catherine Marie Lénaique Virginie Ariane Bérénice Julia Cassandre Élisabeth Ophélie Claire Isabella des Épaves, du royaume de la Haute-Mauricie (elle porte autant de noms qu'un roman de madame Linda Amyot en contient!). De prime abord, on a l'impression que ce récit rompt l'intérêt que l'auteur réussit à soulever autour du couple marginal. Et puis, petit à petit, cette dérive s'impose. Si T. et Félonie essaient de vivre en marge de la réalité, l'auteur s'interroge sur ce lieu, tout aussi improbable, qu'est la littérature. Il invente donc une princesse qui ne connaît rien du monde, surprotégée, qui n'a aucune initiative. Le parallèle s'impose donc absolument.

ET QUELLE ÉCRITURE !

Voilà, le mot est lancé. Ce qui aurait bien pu être écrit n'importe comment — dès lors qu'on entre dans la marginalité de jeunes personnages préoccupés par le Nintendo et les jeux électroniques, par des dérives plus ou moins conscientes — est au contraire soigné de façon magistrale. La langue de François Blais est d'une grande beauté, d'une finesse qui convainc. Les deux histoires racontées tiennent le pari d'une sorte d'élégance surprenante, même quand cette langue



HUGUES CORRIVEAU

traduit les fautes, les écarts grammaticaux des protagonistes. Il y a quelque chose de forcément classique dans cette entreprise. Et le rapport que j'ai fait avec Bergerac s'impose à moi à cet égard, car force est de reconnaître ce talent d'adéquation de la langue et du propos ici.



FRANÇOIS BLAIS

LES NARRATEURS MULTIPLES

Qui plus est, il nous faut signaler que le roman ne se satisfait pas d'un seul point de vue narratif. D'abord écrit par Félonie, on trouve également des extraits d'un journal de bord écrit par T., de même qu'un narrateur externe qui nous raconte les petits faits et gestes de la cour des Des Épaves, mais aussi un autre narrateur externe qui nous raconte la vie de Félonie qui, un jour, décide de quitter T. pour aller dans le monde voir ce dont il retourne.

ÉTRANGETÉ RÉJOUISSANTE

Je ne veux pas conter plus loin ce récit. Il est beau, bien écrit, humoristique, réflexif et ingénieux. Petit astre heureux dans le paysage littéraire de l'année. Quant au titre, c'est une énigme.

☆ 1/2

Aki Shimazaki, *Zakuro*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2008, 152 p., 18,95 \$.

Le père absent

Une enquête sur une disparition inexplicable.

Toujours aussi minimaliste, l'écriture d'Aki Shimazaki en devient presque absente, le style s'effaçant souvent derrière les phrases courtes, constituées de quelques mots seulement. Et cela crée une petite musique subtile qui, sans appesantir, tient le sentiment au bout du cœur.

SUR FOND HISTORIQUE

Deuxième volet d'un deuxième cycle romanesque commencé avec *Mitsuba* (en 2006), *Zakuro* nous fait pénétrer dans l'univers microscopique de Tsuyoshi, celui qui va de haute lutte régler l'indemnité due à la famille Aoki, à la suite du décès foudroyant du père dans le premier volet. Le lien se situe là, en filigrane. Mais c'est surtout l'absence du père disparu en Sibérie à la fin de la guerre qui constitue l'essentiel du propos tenu ici.

UNE HISTOIRE TROP ALAMBIQUÉE

La mère de Tsuyoshi est revenue de Russie, elle, avec son fils cadet et ses deux filles, mais sans monsieur Toda, le père, le *Banzô-san* de la mère, atteinte de sénilité, qui vit dans son passé de jeune fille amoureuse, attendant inlassablement le retour de l'aimé. Or, si quelque chose fonctionne mal dans ce roman d'Aki Shimazaki, c'est bien le retour inopiné du père. Il n'est pas mort. Le fils l'apprend, 25 ans plus tard, par un ami qui, par hasard, se trouve dans un

restaurant de Los Angeles où apparaît de façon invraisemblable le père de Tsuyoshi, ami qui a en main une photo ancienne du disparu, qu'il reconnaît illico, sans même que lui échappe une tache de naissance à la base du cou, tache qu'a également un neveu souvent présent chez les Toda. Bref, on n'y croit pas une seconde. Mais pas une seule.

UN ASSASSINAT OPPORTUN

Il s'agissait peut-être, pour la romancière, de revenir sur des faits historiques, à savoir que quelque 600 000 Japonais ont été déportés dans des camps de travail, eux qui avaient occupé la Chine. Or, tous ne revinrent pas. Sauf que le père de Tsuyoshi, si. Mais, par malheur, sur le bateau qui le ramène au Japon, il est avec un compagnon d'infortune. Ils reconnaissent un tortionnaire japonais qui, pour le pouvoir, a com-



AKI SHIMAZAKI

mis des atrocités. Ils décident de le battre. Mal leur en prend, car il en meurt. On jette son cadavre par-dessus bord. Et de crainte d'être rattrapé par cette histoire, le père entre dans la clandestinité, change de nom, s'invente un autre destin.

POUR LE BONHEUR DE LA MÈRE

Tsuyoshi entreprend de retrouver son père et de le convaincre de revoir sa mère une dernière fois avant qu'elle ne meure. Beaucoup de bonne volonté dans tout cela, je dirais même une certaine dose de naïveté. Si l'écriture douce et simple d'Aki Shimazaki vaut le détour, sans doute le vaut moins cette histoire tirée par les cheveux, à la sauce, là aussi, très *soap*.

☆
Linda Amyot, *Au matin*, Montréal, Leméac, 2008, 96 p., 11,95 \$.

Les souffrances de l'amour

Un soap à peu près imbuvable.

J'ai dit ici même l'an dernier à quel point le roman de Linda Amyot intitulé *Les murs blancs*... frôlait l'insupportable. Trop près de l'autofiction, trop d'arts mélangés. Bref, Linda Amyot se spécialise dans le roman court, très court, en essayant de cerner un monde fort complexe avec un nombre hallucinant de personnages (avec lesquels elle se débrouille parce qu'elle les connaît sans doute, mais nous?). Dans son plus récent roman, *Au matin*, d'à peu près 80 pages, nous retrouvons entre autres (je ne serai pas exhaustif!) : Simon, Paul, Pascale, Claude, Ysa, Denis, Marie, Adeline, François, Lorélie, Élise, Valérie, Francis, Amparo, Lupe, Dieguito, Laurent, Laura, Philippe. Et quand elle reçoit à la maison, ça donne :



LINDA AMYOT

Parfois nos parents étaient là. Les miens, et le père d'Isa et de Lorélie avec sa deuxième femme. Le frère de l'un, la sœur de l'autre. Les filles de Philippe. Et ceux de passage : les parents d'Amparo venus du Chili, son oncle Ernesto qui réparait pour Mexico, les amis suisses. Mais cette fois, nous étions entre nous. Ysa et Laurent. Lorélie, Nicolas et leurs trois garçons. Amparo et Daniel. Élise, André et Laura. Et Philippe, bien sûr, tout juste rentré d'Europe la veille.

Un tournis, je vous dis! Or, madame Amyot n'est pas Marcel Proust, et nous ne sommes pas à la table de Madame Verdurin. Je vous demande bien quel intérêt on peut prendre à cette énumération vide. On retrouve donc, dans *Au matin*, la même Isa que dans le roman précédent mais, cette fois, c'est Marie qu'on suivra

dans ce qu'il faut bien appeler une histoire cucul essorée jusqu'à plus soif à l'eau des larmes (Ah! La belle image! Je suis contaminé!).

J'AIME, JE N'AIME PLUS, JE T'AIME TOUJOURS

Où es-tu, chéri? Elle l'aime pourtant, mais il y a ce camarade de travail qui titille la Marie. Comme convenu, elle abandonne l'aimé pour l'autre, aimé plus encore. Elle aura avec lui une fi-fille. Par après, elle subira la peine d'une fausse couche. Elle angoissera. Il partira. Se remariera. Aura un garçon. La fi-fille grandira. L'amant perdra son titre d'« ancien amoureux » pour celui de « père de sa fille ». Le temps passera. Il y aura quelqu'un d'autre dans la vie de Marie. Elle déménagera à la campagne au bord d'un lac (cela, je ne l'avais pas vu venir... je ne pensais pas que l'auteure aurait cette audace transcendante).

ET QUE DIRE DU STYLE ?

Ah! Que de pleurs j'aurai versés pour la littérature!: « Il suffit de croire que le temps emporte les chagrins. Comme les feuilles mortes qui jonchent le sol devant la maison et s'envolent au moindre vent. » Avec ça, c'est le Nobel assuré. Allons, courage, un autre exemple pour nous convaincre de l'ineffable beauté pittoresque de la pensée en action :

Les blessures mettent du temps à disparaître. Beaucoup de temps. Les premiers mois, les premières années, bien sûr, la plaie reste ouverte. Béante. Prête à s'infecter à la moindre occasion. Des objets retrouvés : une photo dans un guide de voyage, des raquettes de tennis, de vieilles lunettes de soleil. Une chanson, comme une gifle au visage dès les premières notes.

Subissons le soufflet... c'est tout ce que mérite le méchant critique.

PENSÉE RÉACTIONNAIRE

Que dire aussi des phrases insupportables à propos de l'avortement! Et les paragraphes à la gloire de l'enfantement! Presque pro-vie, tout cela. Et comment ne pas frémir, papier-mouchoir à la main, l'œil humide, devant le questionnement profond de la femme énamourée: « Comment vivre sans enfant? Comment vivre avec le regret d'avoir dû choisir entre un homme et un enfant? Et comment vivre en choisissant l'homme et l'enfant? » C'est lénifiant jusqu'à en perdre toute énergie.